

Une table pour deux

DE LOIN, ils avaient l'air plus jeune. Peut-être à cause de l'eau très claire de leurs yeux. Ou de leurs cheveux blonds coupés court. Ou encore de la rondeur juvénile des visages. Leurs habits aussi pouvaient tromper par leur aspect plutôt sportif. On aurait dit des jumeaux, mais à mesure qu'ils s'avançaient dans le restaurant de cet hôtel, leurs traits semblaient se différencier et des rides trahissaient peu à peu leur âge. Pas loin de la cinquantaine apparemment. Pourquoi attiraient-ils ainsi son attention dans cette salle où de nombreux dîneurs remuaient leurs couverts dans un brouillard de conversations ? Et lui, pourquoi, dans cette ville de passage dont il ignorait tout, s'était-il fourvoyé dans un restaurant pour curistes ? Il apprendrait qu'il y en avait peu d'autres et que les maladies de foie et l'eau d'une source bienfaisante alimentaient le plus clair des revenus locaux. Il avait néanmoins réussi à s'éloigner des austères standards diététiques et il semblait s'être acquis ainsi une vague complicité de la part du patron qui prêtait main forte au personnel de salle. Un géant peu suspect de se contenter de légumes cuits à la

vapeur. Tout en mangeant, le voyageur ne perdait pas des yeux les deux hommes qui ont fini par repérer une table libre. Elle était proche de la sienne et il éprouva un certain plaisir à penser qu'il pourrait continuer à les observer. Ils se sont installés tout en parlant calmement entre eux. Mais lorsque les mouvements de tête lui ont à nouveau révélé les regards de l'un ou de l'autre, il a surpris dans leur transparence une sorte d'éclat voilé. Était-ce un phantasme né de sa solitude et l'aurait-on compris s'il avait dit ce que ces regards étrangement pareils semblaient exprimer pour lui... ? Oui, c'était bien cela : une détresse sereine, mais rayonnante. Et comme venue de loin. En attendant qu'on les serve, ils accompagnaient leur conversation de gestes légers, d'une lenteur qu'on aurait pu croire étudiée. Parfois, le sourire de l'un s'accordait à celui de l'autre et il arrivait aussi que leurs mains se touchent comme pour appuyer un propos ou marquer une approbation. Mais il émanait surtout de leur tête à tête une forme d'harmonie, de musicalité, qui le fascinait et rappelait sans cesse ses regards sur ce couple semblant – Dieu sait pourquoi – porter stoïquement le poids d'un destin singulier. Il avait un moment éprouvé un obscur sentiment de déjà vu, mais l'avait assez vite chassé, convaincu qu'il résultait d'une de ces émotions inspirées parfois par un rien ou une conjonction d'éléments favorable à une visitation. De celles qui vous surprennent et retentissent longuement en vous comme la découverte intime et inopinée d'un

paysage enchanté. Ils mangeaient maintenant en silence et il continuait à les observer plus distraitement en achevant son dessert et son café. Quant à l'alcool du pays, dont on lui avait parlé, il y avait peu de chances qu'on lui en serve dans ce temple de l'abstinence programmée. Comme il interrogeait le patron à ce propos, celui-ci précisa dans son français approximatif qu'en effet, ce n'était pas possible dans la salle de restaurant, mais s'il passait par le bar de l'hôtel, il se ferait un plaisir de faire découvrir lui-même à un étranger cette spécialité locale dont il vanta les vertus en désignant de la main sur son énorme corps les organes concernés par son action bénéfique. Lorsque la silhouette du patron se détacha de sa vue, il constata que les deux hommes avaient quitté leur table. Il en éprouva le sentiment vague d'une trahison qu'il traîna en lui jusqu'au bar. Déjà le patron versait dans un verre à cognac un liquide brunâtre qui, pour le voyageur de passage, allait s'apparenter tristement à ces liqueurs dites digestives, peu titrées et âpres au goût. Et lui, après un bruit de langue qui pouvait passer pour approbateur, en vint abruptement à la question qui lui trottait en tête : qui donc étaient ces deux hommes qui avaient occupé une table proche de la sienne ?

Comment ? Il ne connaissait pas les Arfan ? Ah, c'était triste tellement...

Arfan... À mesure que ce nom faisait son chemin dans la mémoire du voyageur, il éclairait un souvenir comme

un simple mot peut reconstruire un rêve oublié. Celui-ci le reportait à plus de dix ans en arrière. C'était au cours d'une de ces soirées mortelles et obligatoires organisées par sa firme pour fêter on ne sait quel anniversaire. Un dîner-spectacle où se succédaient les numéros de cabaret devant un public jacassant de personnalités de tout bord, indifférentes ou presque à ce qui se passait sur scène et à un programme pourtant prestigieux dans l'ensemble. Et là, dans le bar d'hôtel de cette ville inconnue, il a revu d'un seul coup le numéro de ces athlètes de cirque : les Frères Arfan.

Leur spécialité : la gymnastique au sol qu'ils pratiquaient sur un podium tout simple en forme de cube et tendu de noir. Simples, ils l'étaient aussi. Deux hommes ordinaires dont les corps à moitié nus n'affichaient ni pectoraux avantageux ni membres gonflés par la musculation. Leur numéro allait pourtant révéler une force peu commune. Ils étaient apparus se tenant par les épaules et c'est alors qu'il avait découvert ces regards d'eau claire fixés sur l'assistance et ce rayonnement qui, sans réveiller un souvenir précis, l'avait accroché lors de leur entrée dans le restaurant de cet hôtel. Mais c'est surtout leur prestation qui, malgré le contexte peu favorable de cette soirée mondaine, l'avait subjugué. La musique qui accompagnait leur corps à corps – l'adagio d'un concerto pour piano de Mozart – avait beau être archiconnue et, à cette époque, mise à toutes les sauces, elle semblait recomposée par l'exacte et calme élégance

des figures saisies dans l'étroit faisceau des projecteurs. Rien ne se percevait de l'énorme effort nécessaire pour créer ces horizontales improbables où les corps en appui mutuel s'épanouissaient en corolles. Ou pour élancer vers les cintres des architectures miraculeuses d'équilibre et de grâce. Ou encore pour dessiner de leurs membres confondus des figures acrobatiques d'une perfection de mandala. Mais ce qui l'avait le plus touché dans ce numéro où tout était émotion, c'est l'harmonie qui, au-delà d'une simple complicité technique, n'avait cessé de s'exprimer entre eux jusque dans les moindres gestes. Et dans ces regards toujours habités d'une sorte de défi paisible et lumineux. Rien d'efféminé dans ce qui ressemblait à un état de grâce et, à ses yeux, ce qu'ils donnaient à voir et ce qui se transfusait dans leur prodigieuse performance, ne pouvait porter qu'un nom. Un nom qui, pensait-il, se distribuait dans son sens le plus absolu : amour.

Et dans le bar de cet hôtel, alors qu'il revivait ces instants, est-ce son silence prolongé ou peut-être un de ces sourires égarés dans la mémoire qui avait alerté le patron :

— Ah, vous connaissez, n'est-ce pas ?

Il approuva et se rappelant les propos d'avant, il demanda ce qui pouvait être « triste tellement ».

Toujours dans son français approximatif, le patron lui apprit que les Arfan, qui n'étaient pas des vrais frères, avaient grandi dans cette ville et, déjà enfants s'étaient reconnu la

même passion pour l'athlétisme et les acrobaties. Au fil des ans, ils étaient devenus inséparables et un étrange mimétisme s'était déjà produit entre eux lorsqu'ils étaient partis faire leurs classes dans une célèbre école de cirque. Comme personne ne doutait qu'ils fussent frères, ils avaient adopté ce nom de scène. Après avoir parcouru le monde de chapiteaux en salles prestigieuses, ils étaient revenus dans cette ville depuis quelques mois. Arpad était atteint d'un cancer réputé incurable et Bogdan avait aussitôt rompu avec le cirque pour prendre soin de lui et l'accompagner jusqu'au bout de sa maladie, bien que lui-même, ajouta le patron, soit aveugle comme son interlocuteur devait le savoir.

Non, il ne savait pas, mais s'il était bouleversant, ce dernier « détail » ne l'étonnait pas vraiment tant il s'accordait aux comportements des deux hommes depuis leur entrée dans le restaurant de cet hôtel. Mais une question le troublait encore davantage : qui était Arpad et qui était Bogdan ? Comment pouvait-on, à sonder leurs regards si semblables, identifier celui qui recevait encore la lumière du jour et celui pour qui la nuit était tombée ? Peut-être, pensait-il, devait-on voir là leur dernier tour d'acrobates : faire en sorte que cela ne puisse se deviner et que se maintienne entre eux cet équilibre fusionnel dont la magie avait naguère nourri leur numéro.

Au fait, depuis quand Bogdan avait-il perdu la vue ?

En plongeant son verre vide dans l'évier, le patron regarda

longuement cet étranger de passage comme s'il voyait en lui le dernier des demeurés. Il ne savait donc pas que Bogdan était né ainsi ?

Non, cela non plus il ne le savait pas et il n'avait d'ailleurs pas été précisé autrefois, lors de leur prestation, que l'un des deux artistes était aveugle. Ce qui pourtant aurait été « très porteur » selon le vocabulaire en usage chez ses employeurs, commanditaires du spectacle. Il en conclut que les Frères Arfan avaient eux-mêmes interdit – peut-être même par contrat – cette publicité qui les aurait différenciés. Et en quelque sorte, séparés.

Il avait encore une longue route à faire au départ de cet hôtel et de cette ville qu'il ne connaîtrait pas davantage. En quittant le bar et en repassant par la salle de restaurant, il revit la table où les deux hommes s'étaient assis. Il éprouva une satisfaction puérile à voir que personne d'autre ne s'y était installé. Préservant ainsi toute l'intensité de leur absence, elle figurait pour lui et resterait dans sa mémoire un modeste podium de scène en deuil de ses acrobates miraculeux.